

SESSION 2013

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

---

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

*L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé*

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie .....	page 2
Version latine .....	page 3
Etude de texte français .....	page 4
Explication de documents historiques.....	page 6
Thème allemand .....	page 8
Thème anglais .....	page 9
Thème arabe .....	page 10
Thème chinois .....	page 11
Thème espagnol.....	page 12
Thème italien.....	page 13
Thème russe .....	page 14

**PHILOSOPHIE**

Durée : 5 heures

---

Peut-on prédire l'histoire ?

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

*L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.*

**Une éclipse de lune et ses conséquences sur l'armée d'Alexandre le Grand lors de la conquête de la Perse**

Dis inuitis in ultimas terras trahi se querebantur<sup>1</sup> : iam nec flumina posse adiri<sup>2</sup> nec sidera pristinum seruare fulgorem, uastas terras, deserta omnia occurrere ; in unius hominis iactationem tot milium sanguinem impendi, fastidio esse patriam<sup>3</sup>, abdicari Philippum patrem, caelum uanis cogitationibus petere<sup>4</sup>.

Iam prope seditionem res erat, cum ad omnia interritus duces principesque militum frequentes adesse praetorio iubet, Aegyptiosque uates, quos caeli ac siderum peritissimos esse credebat, quid sentirent expromere iubet. At illi, qui satis scirent temporum orbes<sup>5</sup> implere destinatas uices lunamque deficere, cum aut terram subiret aut sole premeretur, rationem quidem ipsis perceptam non edocent uulgus ; ceterum adfirmant solem Graecorum, lunam esse Persarum, quotiensque illa deficiat, ruinam stragemque illis gentibus portendi, ueteraque exempla percensent Persidis regum, quos aduersis dis pugnasse lunae ostendisset defectio.

Nulla res multitudinem efficacius regit quam superstitio : alioqui impotens, saeua, mutabilis, ubi uana religione capta est, melius uatibus quam ducibus suis paret. Igitur edita in uulgus Aegyptiorum responsa rursus ad spem et fiduciam erexere torpentes.

Quinte-Curce

---

<sup>1</sup> Ce verbe a pour sujet *Alexandri milites*.

<sup>2</sup> Allusion aux difficultés qu'avait présentées la traversée du Tigre.

<sup>3</sup> comprendre : *ei fastidio esse patriam*.

<sup>4</sup> comprendre : *eum caelum uanis cogitationibus petere*.

<sup>5</sup> *temporum orbes* : « le cours des astres ».

## ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

### LA SERVITUDE STANCES

Nuit fraîche, sombre, et solitaire,  
    Sainte dépositaire  
De tous les grands secrets, ou de guerre, ou d'amour ;  
Nuit mère du repos, et nourrice des veilles  
5     Qui produisent tant de merveilles,  
Donne-moi des conseils qui soient dignes du jour.

Mais quel conseil pourrais-je prendre,  
    Fors celui de me rendre  
Où je vois le fléau sur ma tête pendant ?  
10    Où s'imposent les lois d'une haute puissance  
    Qui fait voir avec insolence  
À mes faibles destins son superbe ascendant ?

Je vois que Gaston<sup>1</sup> m'abandonne,  
    Cette digne personne  
15    Dont j'espérais tirer ma gloire et mon support :  
Cette divinité que j'ai toujours suivie,  
    Pour qui j'ai hasardé ma vie ;  
Et pour qui même encor je voudrais être mort.

Irais-je voir en barbe grise  
20    Tous ceux qu'il favorise ;  
Épier leur réveil et troubler leurs repas ?  
Irais-je m'abaisser en mille et mille sortes,  
    Et mettre le siège à vingt portes  
Pour arracher du pain qu'on ne me tendrait pas ?

25    Si le ciel ne m'a point fait naître  
    Pour le plus digne maître  
Sur qui jamais mortel puisse porter les yeux :  
Il faut dans ce malheur, que mon espoir s'adresse  
    À la plus charmante maîtresse<sup>2</sup>  
30    Qui se puisse vanter de la faveur des cieux.

En ce lieu mon zèle possible<sup>3</sup>  
    Se rendra plus visible ;  
On y connaîtra mieux ma franchise et ma foi.  
Ce n'est pas une cour où la foule importune  
35    Des prétendants à la fortune  
Produise une ombre épaisse entre le jour et moi.

Possible l'étoile inhumaine  
Dont j'éprouve la haine,  
S'opposera toujours au bonheur que j'attends.  
40 Et quelques dignes soins que mon esprit se donne,  
Tous les labeurs de mon automne  
Auront même succès que ceux de mon printemps.

Ô triste et timide pensée  
Dont j'ai l'âme glacée,  
45 Et que je ne conçois qu'avec un tremblement ;  
Fantôme déplaisant et de mauvais présage,  
Faut-il que ta funeste image  
Me rende malheureux avant l'événement ?

Donc, les cruelles destinées  
50 Veulent que mes années  
En pénibles travaux se consomment sans fruit !  
Et c'est, ô mon esprit, en vain que tu murmures  
Contre ces tristes aventures,  
Il faut que nous allions où le sort nous conduit.

Il s'en va nous mettre à la chaîne ;  
55 Le voilà qui nous traîne  
Dans les sentiers confus d'un dédale nouveau.  
Mon jugement surpris cède à sa violence,  
Et je perds enfin l'espérance  
60 D'avoir d'autre repos que celui du tombeau.

L'image de la servitude,  
Errant dans mon étude,  
Y promène l'horreur qui réside aux enfers :  
J'ois déjà qu'on m'enrôle au nombre des esclaves,  
65 Je ne vois plus que des entraves,  
Des jougs et des colliers, des chaînes et des fers.

Tristan L'HERMITE, *Vers héroïques* (1648).

---

<sup>1</sup> Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Tristan le sert depuis 1621.

<sup>2</sup> La duchesse de Chaulnes. Tristan entre à son service pour quelques mois en 1645.

<sup>3</sup> *Possible* : peut-être.

## EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

**En 1405, Christine de Pisan évoque les succès obtenus par Bertrand Du Guesclin après sa nomination comme connétable par le roi de France.**

Après avoir déconfit ces Anglais<sup>1</sup>, le connétable Bertrand Du Guesclin fit le siège du château de Vaas<sup>2</sup>, y donna l'assaut et, avec l'aide de ses bonnes gens, s'en empara ; on y compta environ quatre cents combattants anglais morts ou prisonniers. Ceux qui étaient dans le château de Ruillé-sur-le-Loir<sup>3</sup> s'enfuirent par peur du connétable, mais cela ne leur servit pas à grand-chose car il les poursuivit jusqu'à Bressuire<sup>4</sup>, qu'il prit de force. Les Anglais qui s'y étaient réfugiés engagèrent le combat et furent déconfits, morts ou prisonniers. Il en advint de même à de nombreuses autres places fortes. Mais pourquoi m'y attarder quand ce n'est point là mon sujet ? En effet, ce serait bien long d'énumérer toutes les places fortes et toutes les besognes que le connétable disputa aux Anglais [...].

Cette année-là, il combattit souvent les Anglais, qui furent déconfits tant à l'aide de Dieu, que par sa diligence, sa force et celle de sa route ; partout dans le royaume les Anglais qui avaient assiégé Paris l'été précédent avec Robert Knolles furent tués ou faits prisonniers, en Guyenne, Anjou, Normandie ou Bretagne.

Dans plusieurs autres parties du royaume, cette même année, divers commandants se battirent contre les Anglais avec vaillance et succès : les frères du roi Charles ; l'amiral de France Jean de Vienne, bel et bon chevalier, vaillant et sage ; le chevalereux<sup>5</sup> messire Louis de Sancerre, alors maréchal ; le maréchal Jean de Blainville, et plusieurs autres. Il y eut donc, grâce à ces vaillants chevaliers et à leurs gens, plusieurs besognes entre Français et Anglais, où chaque camp eut victoires et pertes, mais en fin de compte, par la volonté de Dieu, aux Français demeura la victoire.

Il y eut de violents combats en Limousin, où le frère du roi s'empara de la ville de Limoges. Les gens du commun contribuèrent beaucoup, aux côtés des gentilshommes, à mener à bien ces besognes. A ce propos, Végèce<sup>6</sup> dit dans son livre sur l'art militaire que lorsqu'ils sont conduits et commandés par de bons chefs, ces gens sont fort utiles dans les batailles. Il existe même des auteurs pour soutenir que le peuple, les gens de la campagne en particulier, sont meilleurs en faits d'armes et au combat que les nobles ; ils en donnent pour raison la plus grande habitude des paysans à faire de gros travaux, à supporter les charges, à vivre plus rudement et grossièrement que les nobles : ainsi le métier des armes ne leur est pas aussi dur. Mais il y a une meilleure raison qui détruit celle-ci : l'intelligence et le jugement, la noblesse de cœur, le désir d'honneur et la peur du contraire font plus en faits d'armes que la peine et le travail du corps ; ces qualités sont plus communes aux nobles qu'aux gens du peuple. Il faut

---

<sup>1</sup> Bertrand Du Guesclin vainquit deux compagnies d'élite anglaises dirigées par Robert Knolles et Thomas de Grandson le 4 décembre 1370.

<sup>2</sup> Vaas, département de la Sarthe, à 50 km au sud du Mans.

<sup>3</sup> Ruillé-sur-le-Loir, département de la Sarthe, à 30 km à l'est de Vaas, et à 190 km environ au nord-est de Bressuire.

<sup>4</sup> Bressuire, département des Deux-Sèvres, à 40 km au sud-est de Cholet.

<sup>5</sup> Ainsi dans l'original.

<sup>6</sup> Végèce, auteur romain de la fin du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

bien voir comme l'affirme Végèce, que les gens du peuple, endurcis par les privations, peuvent être très utiles dans les batailles à pied ; c'est pourquoi en de telles circonstances, les sages ordonnateurs des batailles les mettent en première ligne, pour subir les premiers assauts.

Végèce dit encore qu'il faut, en plus de l'intelligence nécessaire au commandement, c'est-à-dire à l'art de la guerre, l'expérience qui vient d'une longue pratique. Le fait est amplement attesté car on voit souvent un petit nombre de soldats aguerris déconfire grande route de gens inexpérimentés (comme on le lit dans la vie du preux Jules César<sup>7</sup>). Le dit livre dit aussi que le chef ou le capitaine de l'ost doit ordonner ses batailles en tenant compte des avantages du terrain et du lieu où on va livrer bataille, en veillant à ce que ses gens marchent en rang serré et sans dérouter; s'il s'y trouve quelqu'un qui soit coutumier du fait de dérouter, qu'il soit bouté hors car il pourrait nuire aux autres. Deux grands maux en effet peuvent s'ensuivre de bataille dérotée : l'un est que l'ennemi pourra facilement y pénétrer ; l'autre est que les batailles sont si empressées que les hommes ne peuvent combattre. C'est pourquoi il faut maintenir l'ordre dans les rangs, en un bloc jointif, telle une muraille de pierres bien serrées.

Christine DE PISAN, *Le livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V le Sage*, Deuxième partie, chapitre XXV, traduction de Eric Hicks et Thérèse Moreau, Paris, 1997, p. 162-165 ; la traduction a été sensiblement modifiée pour se rapprocher du texte original.

---

<sup>7</sup> Christine de Pisan ne fait pas allusion à la *Guerre des Gaules* mais s'inspire des *Faits et dits mémorables* de Valère-Maxime composés entre 27 et 37 ap. J.C.

## THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

Elle n'avait pas imaginé que ce devait être un jour qui compterait dans sa vie que celui où, pour la première fois, seule, à dix-sept ans, elle irait à la découverte d'une grande ville coloniale. Elle ne savait pas qu'un ordre rigoureux y règne et que les catégories de ses habitants y sont tellement différenciées qu'on est perdu si l'on n'arrive pas à se retrouver dans l'une d'elles.

Suzanne s'appliquait à marcher avec naturel. Il était cinq heures. Il faisait encore chaud mais déjà la torpeur de l'après-midi était passée. Les rues, peu à peu, s'emplissaient de blancs reposés par la sieste et rafraîchis par la douche du soir. On la regardait. On se retournait, on souriait. Aucune jeune fille blanche de son âge ne marchait seule dans les rues du haut quartier. Celles qu'on rencontrait passaient en bande, en robe de sport. Certaines, une raquette de tennis sous le bras. Elles se retournaient. On se retournait. En se retournant, on souriait. « D'où sort-elle cette malheureuse égarée sur nos trottoirs ? » Même les femmes étaient rarement seules. Elles marchaient en groupe. Suzanne les croisait. Les groupes étaient tous environnés du parfum des cigarettes américaines, des odeurs fraîches de l'argent. Elle trouvait toutes les femmes belles, et que leur élégance estivale était une insulte à tout ce qui n'était pas elles. Surtout elles marchaient comme des reines, parlaient, riaient, faisaient des gestes en accord absolu avec le mouvement général, qui était celui d'une aisance à vivre extraordinaire. C'était venu insensiblement, depuis qu'elle s'était engagée dans l'avenue qui allait de la ligne du tram au centre du haut quartier, puis cela s'était confirmé, cela avait augmenté jusqu'à devenir, comme elle atteignait le centre du haut quartier, une impardonnable réalité : elle était ridicule et cela se voyait. Carmen avait tort. Il n'était pas donné à tout le monde de marcher dans ces rues, sur ces trottoirs, parmi ces seigneurs et ces enfants de rois. Tout le monde ne disposait pas des mêmes facultés de se mouvoir. Eux avaient l'air d'aller vers un but précis, dans un décor familier et parmi des semblables. Elle, Suzanne, n'avait aucun but, aucun semblable, et ne s'était jamais trouvée sur ce théâtre.

Marguerite DURAS, *Un barrage contre le Pacifique* (1950).

## THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

Parvenu à la passerelle du chemin de fer, il s'arrêta et réfléchit. « Pourquoi me presser ? pensa-t-il. J'arriverai toujours trop tôt. Il ne sera que cinq heures et demi. Et alors ? J'irai au café, j'attendrai une demi-heure. Et puis ? »

Il prononça ces dernières paroles tout haut et secoua la tête négativement, comme si la réponse à la question qu'il se posait n'était point de celles qu'on désire connaître. Un instant il demeura immobile, le dos rond, la main sur la rampe de fer, puis il monta sans hâte et s'accoua au garde-fou. De l'endroit où il se trouvait il apercevait la gare, à trois cents mètres en avant, petit édifice de brique sans caractère, ensuite une longue avenue de platanes qui partait de la gare et menait en ville. Çà et là des villas bourgeoises montraient un toit d'ardoise au fond d'un jardin orné de pelouses et de massifs. Deux interminables rangées de tilleuls se dressaient à droite et à gauche de la voie ferrée sur laquelle ils semblaient veiller.

Il dirigea la vue vers les différents points de ce paysage et tira sa montre qu'il considéra longuement avec l'air attentif d'un homme qui fait une chose en pensant à une autre. Il était jeune encore, mais avec ce je ne sais quoi de flétri et d'amer que l'on remarque chez ceux dont les soucis ont dévoré les premières années de la vie. Son visage était plein, sans couleur, avec une chair molle qui prédisait pour plus tard des joues avalées et de ces rides profondes qui dessinent, vers la quarantaine, une espèce de rire silencieux autour de la bouche. Ses yeux gris clair s'attachaient fortement à ce qu'ils considéraient. Son nez large et charnu, ses lèvres épaisses trahissaient un homme de peu de volonté, mais épris de son bien-être et de ses habitudes et capable de quelque fermeté lorsqu'il s'agissait de les défendre. Il était rasé avec beaucoup de soin, fort proprement vêtu de gris foncé, avec une cravate noire et, fantaisie naïve, un mouchoir de soie violette qui sortait à moitié de la poche supérieure de son veston.

Julien GREEN, *Léviathan* (1929).

## THÈME ARABE

Durée : 4 heures

---

*L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé*

Jadis, en un jadis par les rêves eux-mêmes oublié, la flamme d'une chandelle faisait penser les sages ; elle donnait mille songes au philosophe solitaire. Sur la table du philosophe, à côté des objets prisonniers dans leur forme, à côté des livres qui instruisent lentement, la flamme de la chandelle appelait des pensées sans mesure, suscitait des images sans limite. La flamme était alors, pour un rêveur de mondes, un phénomène du monde. On étudiait le système du monde dans de gros livres et voici qu'une simple flamme — ô dérision du savoir ! — vient poser directement sa propre énigme. Dans une flamme, le monde n'est-il pas vivant ? La flamme n'a-t-elle pas une vie ? N'est-elle pas le signe visible d'un être intime, le signe d'une puissance secrète ? Ne tient-elle pas, cette flamme, toutes les contradictions internes qui donnent le dynamisme à une métaphysique élémentaire ? Pourquoi chercher des dialectiques d'idées, quand on a, au cœur d'un simple phénomène, des dialectiques de faits, des dialectiques d'êtres ? La flamme est un être sans masse et cependant c'est un être fort.

Gaston BACHELARD, *La Flamme d'une chandelle* (1961).

## THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

---

*L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé*

Il était tard lorsque nous bûmes. Nous pensions tous qu'il était grand temps de commencer. Ce qu'il y avait eu avant, on ne s'en souvenait plus. On se disait seulement qu'il était déjà tard. Savoir d'où chacun venait, en quel point du globe on était, ou si même c'était vraiment un globe (et en tout cas ce n'était pas un point), et le jour du mois de quelle année, tout cela nous dépassait. On ne soulève pas de telles questions quand on a soif.

Quand on a soif, on guette les occasions de boire et, pour le reste, on fait seulement semblant d'y faire attention. C'est pourquoi c'est si difficile, après, de raconter exactement ce que l'on a vécu. Il est très tentant, lorsqu'on rapporte des événements passés, de mettre de la clarté et de l'ordre là où il n'y avait ni l'une ni l'autre. C'est très tentant et très dangereux.

René DAUMAL, *La Grande beuverie* (1938).

## THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

« Ce que vous ne savez pas, monsieur Géricault, c'est comme ils parlent de vous quand tu n'es plus là... Est-ce que tu comprends que tu les tracasses ? Ça ne ressemble à rien, tes machins. À personne. Voilà ton crime... mais aussi ce qui les travaille. Crois-moi, je les ai entendus jaspiner près de quarante ans. J'ai commencé jeunot. Je sais bien ce que c'est quand il y a ce petit ton-là, que tu peux pas expliquer. Et toi, tu crois qu'ils te jaugent, te méprisent. Vous êtes un imbécile, monsieur Géricault : ils vous admirent. C'est leur façon à eux de le faire, voilà tout... »

Ce soir, Théodore ne croit plus à rien, ni à personne. Ce n'est pas un Cadamour qui va lui remonter le moral. S'agit-il de sa peinture, d'ailleurs ? ce soir, où, au Pavillon de Flore, se déchire le tissu de l'histoire, où l'on entend dans l'ombre les voix discordantes de ce peuple oublié, rangé, semblait-il une fois pour toutes, sous le drapeau blanc, les lys, et qui chante par moments sous la pluie dans la rue, où règne une agitation sourde et incompréhensible. [...]

Que dit-il, Cadamour ? Il mélange tout. Il a une vieille tendresse pour M. David. S'il avait un reproche à faire à Théodore, ce serait que, sa peinture, on la prend comme une machine de guerre contre la peinture de M. David. « J'étais là quand il est venu au Salon de 1812, et qu'il s'est campé devant votre grand truc... il y avait foule autour de lui, M. Drolling et M. Gérard, M. Chinard, un tas d'autres... Si vous l'aviez entendu dire : "Qu'est-ce que c'est que ça ?" Je sais ce que c'est, moi, quand un machin vous saisit à la gorge... vous tape au ventre... il était là, il croyait savoir, il allait son chemin, le tableau suivant, avec les leçons qu'on tire du précédent... et puis, ah ouichel te voilà : un garnement, d'où il sort, personne ne sait, il fait d'emblée tout à l'envers... et on ne peut passer devant... hausser les épaules. On lui a dit ton nom qui ne lui a rien dit. Il s'est approché, pour mieux voir la facture. Puis il s'est écarté, pour le recul, et il a dit : "C'est drôle, ça ne vient de rien que je connaisse !" Seulement, il y avait la toile de Gros, en face, on l'a tiré par la manche... Une belle toile, tu sais, pourtant il la regardait comme distraitement... Le roi de Naples, sur son cheval, tu te souviens ? »

Bon Dieu ! Et qu'est-ce qu'ils vont décider, là-bas, aux Tuileries ? Quand l'ambassadeur d'Espagne sera parti, les fenêtres éteintes, l'odeur des viandes dissipée... Avec cette pluie, et ce vent qui fait claquer le drapeau blanc au Pavillon de l'Horloge. Un temps de chien. Et demain, après-demain, le printemps.

Louis ARAGON, *La Semaine sainte* (1958).

## THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

En entrant dans la classe de l'école presbytérienne, Octave aperçut Max ; au moment même où il le vit, il cessa de le regarder. Le tumulte d'un chahut bourdonnait, s'enflait, tel un cyclone incompressible, inondait la salle de claquements de pupitres, de stridences braillées et remplissait l'air de projectiles, sans que cela refît l'attention d'Octave, méthodique à ouvrir sa serviette, à essuyer paisiblement le tableau noir dans la tempête ; puis, soudain, il repéra quelque chose, lança d'un geste ferme un tampon contre une fenêtre et brisa net une vitre.

Les enfants devinrent de cire. Serein, un sourire hésitant sur le bord des lèvres, Octave dit alors :

— Je l'ai eue !

— Quoi ? fit le petit Ernest.

— La mouche, je l'ai eue, du premier coup.

La classe fixait d'un seul œil ce professeur qui, pour tuer une mouche, cassait une vitre. Vingt-quatre petites têtes d'élèves oublièrent d'un coup leur désir de mettre à l'épreuve ce nouveau maître, accaparés qu'ils étaient par cette conduite si singulière qu'ils n'osaient même pas rigoler. Le silence était en cet instant leur seul commentaire effaré.

— Jeunes gens, commença Octave, mon dernier poste, à Auckland, fut un calvaire. Mes élèves ont assassiné mon chien, oui, parfaitement. Ils l'ont brûlé... vif !

La nouvelle vissa les parpaillots à leur table, mit K.-O. cette classe réputée pour son insoumission imaginative et le négligé de ses manières. Que leurs semblables néo-zélandais eussent perpétré un crime canin aussi féroce les mit aussitôt du côté de leur instituteur, victime de cette infamie qui choquait leur amour des cabots. Tout en parlant, Octave dévisageait leurs huit ans, bobine par bobine, en esquivant soigneusement le jeune Rivière ; Max le sentit confusément mais, fasciné de retrouver chez cet homme l'évidente présence de son père, il n'en prit pas conscience tout de suite.

Alexandre JARDIN, *Autobiographie d'un amour* (1999).

## THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

---

*L'usage de tout dictionnaire est interdit*

Je ne sais plus quand je me suis retrouvée devant lui, lui, Robert L. Je me souviens des sanglots partout dans la maison, que les locataires sont restés longtemps dans l'escalier, que les portes étaient ouvertes. [...]

Dans mon souvenir, à un moment donné, les bruits s'éteignent et je le vois. Immense. Devant moi. Je ne le reconnais pas. Il me regarde. Il sourit. Il se laisse regarder. Une fatigue surnaturelle se montre dans son sourire, celle d'être arrivé à vivre jusqu'à ce moment-ci. C'est à ce sourire que tout à coup je le reconnais, mais de très loin, comme si je le voyais au fond d'un tunnel. C'est un sourire de confusion. Il s'excuse d'en être là, réduit à ce déchet. Et puis le sourire s'évanouit. Et il redevient un inconnu. Mais la connaissance est là, que cet inconnu c'est lui, Robert L., dans sa totalité.

Il avait voulu revoir la maison. On l'avait soutenu et il avait fait le tour des chambres. [...] Quand il était passé dans la cuisine, il avait vu le clafoutis qu'on lui avait fait. Il a cessé de sourire : « Qu'est-ce que c'est ? » On le lui avait dit. À quoi il était ? Aux cerises, c'était la pleine saison. « Je peux en manger ? — Nous ne le savons pas, c'est le docteur qui le dira. » Il était revenu au salon, il s'était allongé sur le divan. « Alors je ne peux pas en manger ? — Pas encore. — Pourquoi ? — Parce qu'il y a déjà eu des accidents dans Paris à trop vite faire manger les déportés au retour des camps. »

Il avait cessé de poser des questions sur ce qui s'était passé pendant son absence. Il avait cessé de nous voir. Son visage s'était recouvert d'une douleur intense et muette parce que la nourriture lui était encore refusée, que ça continuait comme au camp de concentration. Et comme au camp, il avait accepté en silence. Il n'avait pas vu qu'on pleurait.

Marguerite DURAS, *La douleur* (1985).